

Trois photos

Situation tu œuvres au développement des images dans un laboratoire. Tu découvres les clichés issus d'une même pellicule, sans savoir ce qu'ils représentent.

Invite tu imagines l'histoire qui accompagne ces trois photos.



Fanny et Mireille

Deux femmes lavent du linge dans un lavoir. La brune au bandeau s'appelle Fanny, l'autre Mireille.

F : Tu crois que c'est un bon plan, le lavoir ?

M : C'est le meilleur. On ne risque pas de nous confondre avec des féministes.

F : Peut-être, mais laver le linge comme nos arrière-grands-mères, ça me soûle un peu.

M : Râle pas. C'est juste pour aujourd'hui, demain tu retrouveras ton lave-linge.

F : Garder un œil sur le linge et l'autre sur le chemin, c'est pas évident.

M : T'arrêtes pas de râler. Heureusement qu'on est là que pour le boulot.

F : Pourquoi tu dis ça ?

M : J'aimerais pas vivre avec toi. Les râleuses, je les évite.

F : Je râle pas. Je dis ce que je pense, c'est tout.

M : Ce que tu penses, ça ne m'intéresse pas. On a un travail à faire. On le fait.

F : T'es pas marrante comme nana. J'aimerais pas vivre avec toi, non plus. Moi, il me faut...

M : Mets-la en veilleuse. Pour un peu, tu me faisais rater le passage du chevreuil.

F : Le chevreuil ! Tu as vu le chevreuil ?

M : Si tu étais un peu plus concentrée, tu l'aurais vu aussi.

F : Où il était ?

M : Il a plongé dans le fourré, sur la gauche du chemin. Regarde, les feuilles bougent encore.

F : Tu es sûre que c'était le bon chevreuil ?

M : C'est le seul qu'ils ont libéré. Le seul qu'ils ont réussi à dresser. Donc c'est lui.

F : J'ose pas imaginer la façon dont ils l'ont dressé.

M : C'était un bébé quand ils ont commencé. Maintenant il se comporte comme un gentil toutou.

F : C'est quand même un animal sauvage ! On n'a pas le droit de le traiter comme un chien.

M : T'aimes pas les chiens ?

F : Je les adore. Mais le chevreuil, c'est pas un chien.

M : D'accord, mais c'est pas le sujet. Tu te souviens pourquoi on est là ?

F : Je me souviens, je me souviens, mais...

M : Et tu te souviens du rôle du chevreuil ?

F : Arrête de me traiter comme une débile ! Je m'en souviens très bien. Le chevreuil, c'est le signal.

M : Exact. Faut faire gaffe, maintenant.

F : J'aime pas qu'on fasse du mal aux animaux.

M : C'est notre boulot. Fallait pas t'engager si t'es aussi sensible.

F : Tu peux parler ! Je t'ai vue quand tu as sorti de l'eau la petite araignée qui se noyait.

M : Tu étais censée surveiller le chemin.

F : J'ai beaucoup apprécié ton geste. Elles sont utiles les araignées.

M : Doit pas y avoir grand monde qui pense ce genre de truc.

F : Toi et moi, ça fait déjà deux. C'est un début.

M : Un bon point pour toi.

F : Ah ! Tu vois bien que je suis fréquentable.

M : Je vais t'avouer un secret.

F : J'adore les secrets.

M : J'ai accepté le boulot à condition qu'on ne touche pas au chevreuil.

F : Ben, dis donc ! Tu gagnes à être connue, toi.

M : L'important, c'est la discrétion. Et c'est pas ton genre.

F : Moi, je dis ce que je pense, c'est tout !

M : Si j'avais su, j'aurais demandé une autre partenaire.

F : Je vais t'avouer un secret.

M : J'aime pas les secrets.

F : Pourtant...

M : Il m'arrive de me contredire. Je préfère que tu gardes ton secret pour toi.

F : T'as pas à me dire ce que je dois faire !

M : C'est juste un conseil.

F : J'en ai rien à faire de tes conseils. Je te le dis quand même.

M : Tu as tort. Je ne sais pas garder un secret.

F : Quand tu sauras, tu changeras d'avis.

M : Ouah ! C'est presque une menace, ça.

F : C'est moi qui ai demandé à travailler avec toi.

M : Quoi ? C'est débile ! On s'était jamais vues avant !

F : Parle pour toi. J'ai pas cessé de te mater depuis la réunion.

M : Ah bon ? Mais pourquoi ?

F : J'ai senti un pincement au ventre quand tu as pris la parole. Je ne sais plus ce que tu as dit, mais ça m'a remuée.

M : J'ai dit quelque chose à propos du mec.

F : Peut-être, mais depuis, je te suis partout. Je sais où tu crèches, ce que tu aimes, avec qui tu vis, et d'autres choses encore.

M : Mais t'es dingue ! Pourquoi tu fais ça ?

F : Chut ! Voilà le mec.

M : Je le vois. Mais pourquoi tu me voulais ?

F : Je te voulais, c'est tout. Quand je veux quelque chose...

M : Je supporte pas qu'on m'espionne, je vais...

F : Tu vas faire ce pour quoi on est ici, toi et moi. C'est tout. Quand tu comprendras...

M : Tais-toi. Il vient de tourner la tête vers nous. Faut pas qu'il se doute de quelque chose. Continue de laver.

F : Pour laver, je lave. Bientôt, on verra plus que la trame du tissu que je malaxe.

M : Attention ! Qu'est-ce qu'il fait ?

F : Ouais, c'est bizarre.

M : Il a l'air de chercher quelque chose dans le fourré.
F : Je dis, c'est bizarre, mais ça ne l'est pas. Tout se passe comme prévu.
M : T'as raison. J'avais oublié. Le chevreuil sert d'appât. Tu m'as troublée en disant que tu me voulais alors qu'on se connaît pas.
F : Toi, tu ne me connais pas, c'est vrai. T'as jamais fait attention à moi.
M : Qu'est-ce qui te prend ? Tu me fais une scène ?
F : Ferme-la ! Avec ta voix de crécelle, tu vas nous faire repérer. Tu vois son sac à dos ?
M : Bien sûr que je le vois. Il doit y avoir ses fringues dedans, peut-être un peu de bouffe, un duvet s'il dort à la belle étoile...
F : C'est tout ? Tu n'oublies rien ?
M : C'est un test ? Le flingue à canon long. Pour buter le chevreuil.
F : Bonne pioche. J'ai eu raison de te choisir.
M : À ton tour. Qu'est-ce qu'il y a d'autre dans son sac ?
F : Oh ! Eh bien... Tu me troubles... Je sais plus... Il y a autre chose, je me souviens, mais quoi ?
M : T'es vraiment nulle ! On va rater notre coup, à cause de toi.
F : T'es gonflée. Si j'avais pas dit que je te voulais comme partenaire, tu serais encore à faire le café, à tirer des photocopies et à passer l'aspirateur.
M : T'es à côté de la plaque. Et tu as beau m'espionner, tu ne sais rien de moi.
F : J'en sais plus que tu ne crois.
M : Tu sais pourquoi ils ont accepté ta soi-disant demande de me prendre comme partenaire ?
F : Tu meurs de me le dire. Alors, accouche !
M : J'étais sur les rangs, avant toi. Ils t'ont manipulée en te faisant croire que l'idée venait de toi.
F : Théorie du complot ! Je te croyais plus douée.
M : C'est moi qui ai dressé le chevreuil. Il était tombé dans un piège quand je l'ai trouvé. Je l'ai soigné. Ils l'ont appris et ils ont imaginé le plan que nous mettons en œuvre en ce moment.
F : Génial ! Et ils ont oublié de me mettre au parfum. Tu crois que je vais gober cette connerie ?
M : Tu n'es qu'un pion dans l'histoire. Moi aussi, d'ailleurs. Si on réussit ce coup, ils nous fichent la paix.
F : Tu es optimiste.
M : À nous deux, on peut leur tenir tête.
F : Comment ?
M : Il faut convaincre le mec, là-bas, de nous donner la boîte métallique cachée dans son sac à dos.
F : Je m'en souviens maintenant. C'est notre objectif. Tu ne m'apprends rien.
M : Tu sais pourquoi ils nous ont choisies pour récupérer cette boîte ?
F : Facile ! Nous sommes deux jolies femmes. Nous séduisons le mec pour un plan fesse à trois. Nous l'épuisons et filons avec la boîte.
M : C'est le plan qui est prévu. Ensuite ?
F : Ensuite ? Eh bien, on leur remet la boîte et, s'ils tiennent parole, ils nous laissent partir et nous sommes libres.
M : Il y a une chose que tu ignores.
F : Encore un secret ?
M : Tu ignores ce que contient la boîte.
F : J'avoue que je m'en fous. Moi, je veux récupérer mon passeport et me barrer, c'est tout.
M : C'est tout ?
F : Pas tout à fait. Partir avec toi. Je suis raide dingue de toi. Tu as deviné, j'imagine.
M : Je te promets rien.
F : Prends-moi à l'essai. Je suis sûre que tu ne pourras plus te passer de moi.

M : Et toi de moi quand je t'aurai dit ce que contient cette boîte.
F : Dis-le ! J'aime pas les devinettes.
M : Dans la boîte, il y a une clé.
F : Mystère, oh mystère. Et cette clé, elle ouvre quoi ?
M : Tu es trop curieuse. Tu marches avec moi ou pas ?
F : Non seulement je marche, mais je ne te quitte plus.
M : Je commence à t'apprécier, tu sais ?
F : Ça ne m'étonne pas. Je suis quelqu'un qui gagne à être connu. Alors, cette clé ?
M : Cette clé ouvre la porte d'une consigne dans la gare mentionnée sur l'étiquette collée au fond de la boîte. Tu suis ?
F : Et tu vas me dire ce qu'il y a dans cette consigne.
M : Une enveloppe.
F : Et dedans ?
M : Une clé USB.
F : Et cette clé ?...
M : Il faut que je t'embrasse, d'abord.
F : Avec plaisir.
M : Voilà, c'est un acompte.
F : J'ai hâte de connaître la suite.
M : La clé contient un code qui, après avoir navigué sur Internet, ouvrira un coffre dans une banque secrète.
F : Un coffre plein, j'imagine.
M : Y aura qu'à puiser dedans.
F : Donc, on doit passer par le plan à trois ? Le mec me semble pas très ragoûtant.
M : Il ne me plaît pas non plus.
F : Alors ?
M : Jette-toi dans le lavoir et fais semblant de te noyer.
F : Moi ? Pourquoi pas toi ?
M : Moi, je pense, toi tu agis. Mais surtout, toi, tu es plus charnue que moi.
F : Tu veux dire que je suis grosse ?
M : Charnue. Comme j'aime.
F : Hum. Je crois que je suis en train de me faire avoir. Et après ?
M : Je crie : au secours ! Monsieur ! Au secours !
F : Et le mec rapplique en vitesse.
M : Pendant qu'il essaie de te sortir de l'eau, je l'assomme.
F : Tu as une matraque ?
M : C'est ma façon de sortir toujours couverte.
F : Sage précaution. Moi, j'ai une bombe lacrymo.
M : Ensuite, tu sors de l'eau. On prend la boîte, on vide son sac à dos dans le lavoir et on se tire.
F : Ça tombe bien, j'ai mon ordinateur dans la voiture.
M : J'étais sûre qu'on ferait une bonne équipe toutes les deux. Allez, plonge !
F : Une chance, j'avais prévu des vêtements de rechange. À toi !
M : Au secours ! Monsieur ! Au secours ! Ma copine se noie !
L'homme arrive en courant.

Jacques Koskas

Un grand-père peut en cacher un autre

Lorsqu'elle apprit que j'avais obtenu une subvention pour mon atelier argentique intergénérationnel, ma grand-mère montra un enthousiasme que je lui avais rarement vu.

Elle me demanda de l'accompagner au grenier où elle me fit déplacer plusieurs boîtes avant de tomber sur la bonne. Sur cette boîte, une étiquette : « Pellicules 1970-1995 ».

— C'est un peu notre histoire à Papy et à moi. Tiens, je te les confie, dit-elle en me la tendant.

J'étais émue par ce cadeau qui racontait vingt-cinq ans de vie commune de mes grands-parents. « 1995, l'année où Papy n'avait pas seulement arrêté de faire des photos. Il avait arrêté de vivre, après le diagnostic brutal de sa maladie : une fibrose liée à l'amiante. Il est parti en quelques semaines dans de grandes souffrances, plongeant toute la famille dans le chagrin et la stupeur.

Pour échapper à ces souvenirs et à cette douleur toujours à fleur de peau, je me suis mise à raconter comment les choses s'étaient débloquées rapidement. Mon copain Thibault et moi avons répondu à un appel à projets de la DRAC et notre dossier a été retenu.

Le dimanche, je déjeunais avec ma grand-mère. Elle commençait malheureusement à décliner un peu. Avec mes parents, nous craignons pour sa santé, surtout depuis le décès de sa copine et voisine Marcelle, après tant d'autres amis.

La famille – mes parents, oncles, tantes et cousins – habitait pour la plupart à l'autre bout de la France. Après mes études à Rouen, j'ai ressenti l'appel de Louviers, petite ville verdoyante, baignée par les bras de l'Eure et ses canaux.

Tout à coup, une idée s'imposa à moi comme une évidence :

— Mamie, tu n'aurais pas envie de participer à mon atelier ? Tu es une mémoire de cette ville, tu pourrais apporter beaucoup aux nouveaux habitants.

— Moi ? s'écria-t-elle, je n'ai jamais développé de pellicules ! Nous les déposons avec ton grand-père chez *Kodak Normandie* le samedi avant d'aller au marché et on les retirait le samedi suivant.

— Mais mamie, on ne te demande pas de faire les développements, ça, nous on sait faire.

— Ah non, non. Puis, je suis trop vieille pour ces choses-là. Je ne suis pas capable de parler à des gens, de leur expliquer... Tu sais, j'ai quitté l'école juste après mon certificat d'études.

— Oui bien-sûr, mais tu sais tellement de choses. Allez, s'il te plaît, dis oui. »

Je la connaissais bien ma petite grand-mère et malgré son refus, je la sentais tentée. Alors j'ai insisté un peu et elle a fini par céder.

Les jours suivants, je la vis excitée comme une petite fille qui allait faire sa première rentrée scolaire. »

Afin de repérer les lieux nous allâmes visiter le petit local que nous avait attribué la mairie. Il se trouvait place Thorel dans un tiers-lieu magnifiquement restauré.

Arrivées devant l'édifice, Mamie impressionnée, me serra le bras :

— Mon Dieu, ils l'ont totalement transformé. C'est l'usine où travaillait Papa. Elle était émerveillée par le résultat.

Nous y sommes retournées la semaine suivante pour l'inauguration. C'était une belle journée printanière dont la Normandie a le secret. Le soleil réchauffait les corps et donnait le sourire aux gens. J'ai réglé mon pas sur celui de Mamie qui n'était pas venue à pied au centre-ville depuis longtemps. Nous entrâmes dans le bâtiment où se trouvaient quelques officiels.

Je sentais ma grand-mère à la fois fière et intimidée. Elle, l'ouvrière, fille d'ouvrier, n'avait guère eu l'occasion d'assister à des manifestations culturelles. Une pensée culpabilisatrice me traversa : j'aurais pu l'inviter plus tôt à d'autres rencontres. Je me promis de ne plus l'abandonner.

Après quelques discours et congratulations, on déboucha des bouteilles de cidre pour fêter l'événement. Les responsables s'éclipsèrent et nous restâmes entre animateurs et public. : Thibault, Malika et Thomas, deux « *services civiques* » et moi. Nous fîmes connaissance avec les inscrits et leurs motivations : la directrice du centre social, trois jeunes passionnés de numérique et de technologie, une « exilée »

parisienne, une maman de jumeaux qui venait pour avoir un moment pour elle. Elle avait aussi envie de renouer avec la mémoire de son père qui, lorsqu'elle était enfant, la « bassinait » avec les photos de ses grands-parents.

Cette première séance fut consacrée à expliquer les principes de base du travail de l'argentique et les qualités de patience et de rigueur dont il fallait faire preuve.

Sans surprise, les jeunes ont posé beaucoup de questions sur le temps que cela prenait. L'un d'eux hocha la tête en disant :

— Mais comment faisaient les gens pour passer autant de temps sur une simple photo ?

— Mais c'est pour ça que nous sommes là, pour voir comment ils faisaient, lui répondit Thibaut en riant

La séance suivante, nous décidâmes de travailler sur les pellicules de ma grand-mère en attendant d'autres dons. Dans la petite chambre obscure éclairée d'une lumière rouge, autour des bacs, comme dans une danse, chacun trouva sa place.

Mamie, impressionnée, restait un peu à l'écart. Emue dès la première étape, celle de la révélation, elle attendait avec impatience le séchage.

Plusieurs clichés_étaient inexploitable : sur-exposés ou abîmés par le temps. Seuls trois étaient clairs et ont attiré tous les regards.

Je rappelai aux participants que ces clichés appartenaient à ma grand-mère. Il s'agissait de ses souvenirs personnels. C'est donc elle-même qui allait répondre à leurs questions.

Questions qui fusèrent aussitôt :

— Qui a pris ces photos ?

— C'était au même moment ?

— Qui sont ces personnes ?

— C'est qui ces femmes ?

— Il n'y avait pas de machine à laver ?

— Pas de lavomatique ?

— C'était où ?

— C'était quand ?

— C'est quoi ce gros lapin ? demanda naïvement Rayan, le plus jeune du groupe.

Nous éclatâmes tous de rire, comme pour alléger une atmosphère devenue un peu trop sérieuse.

— Oh la la ! On va prendre une pause et après, si Geneviève est d'accord, elle nous racontera l'histoire de ces clichés.

— Qu'en pensez-vous Mamie ? Thibaut s'était mis à l'appeler affectueusement ainsi, peut-être parce qu'il avait perdu ses deux grands-mères dans un accident de voiture alors qu'il avait quatre ans.

— Ça vous intéresse vraiment ? demanda-t-elle, surprise de cet engouement qu'elle n'imaginait pas du tout.

Tous s'écrièrent en l'assurant de leur intérêt.

Après la pause, on lui apporta une chaise et nous nous mîmes autour d'elle.

Instinctivement, elle prit la voix de conteuse qu'elle avait lorsqu'elle nous racontait des histoires du bocage de son enfance. Elle se mit à décrire la vie à Louviers il y a plus de cinquante ans. Une vie ouvrière, laborieuse, souvent difficile, mais toujours digne.

Malika lui tendit la première photo, celle de deux femmes.

— Je la vois pour la première fois, mais je me souviens très bien quand elle a été prise. Nous sommes au lavoir municipal avec ma sœur Monique. On n'avait pas de machine à laver, mais il y avait des lavomatiques. On s'amusait à jouer aux lavandières à la fête du village. Mais nos mères, elles, c'est comme ça qu'elles faisaient leur lessive.

— Elle a été prise en 80 par Jacques le cousin de mon mari Michel. À sa mort, ses enfants nous ont donné toutes celles qui n’avaient pas été développées.

En examinant la deuxième, elle sourit et se tourna vers Rayan :

— Le « gros lapin » dit-elle sur un ton espiègle, c’est un cerf. Il y en avait beaucoup à l’époque et la passion de Jacques était de prendre sur l’instant des animaux. Il pouvait rester des heures à guetter la bonne prise.

— Et là, que fait le monsieur ? l’interrogea Malika en lui tendant la dernière.

Ma grand-mère remit ses lunettes et l’examina longuement. Je vis son expression changer.

— Je suis fatiguée, on peut arrêter s’il vous plaît ?

— oui bien sûr mamie.

Elle se leva et les participants l’ont entourée, passionnés par son récit mais elle mit brièvement fin à ces échanges.

Thibault et moi échangeâmes un regard qui disait notre étonnement devant son attitude.

Malika, Thomas et les trois jeunes se proposèrent de tout ranger, nous pûmes donc partir rapidement.

Sur le chemin du retour, elle resta silencieuse.

J’étais intriguée, inquiète même, par son changement d’attitude.

Arrivés devant sa porte, elle nous invita à entrer et alla se reposer dans sa chambre.

Elle revint un long moment après, s’assit dans son fauteuil puis déclara sur un ton ferme :

— Je vais vous avouer quelque chose à propos de cette troisième photo. C’est papy qui est dessus. Il faisait sa condamnation aux travaux d’intérêt général...

— Papy...

— ... Il avait été condamné à 300 heures de TIG. En fait il avait tué le cerf...

— Non ce n’est pas possible, il a consacré sa vie à la protection animale...

— ... Justement c’est à cause de ce drame.

Nous étions abasourdis.

— Ce cerf tout le monde le connaissait et s’était pris d’affection pour lui, reprit-elle. Ce jour-là Michel était parti à la chasse. Son truc à lui c’était le sanglier. Comme tous les habitants de la région d’ailleurs. Seulement voilà, au moment où il visait le sanglier, le cerf – qu’on avait baptisé Bois d’Or – bondit et fut frappé en plein vol par la balle de calibre 12 destinée au sanglier.

Ton grand-père était désespéré par son geste. Il est allé à la gendarmerie pour se dénoncer. Quelques semaines après le juge l’a condamné à 300 heures de TIG.

Il a vécu cette condamnation comme juste mais honteuse. Jamais dans la famille il n’y avait eu la moindre condamnation. Depuis ce jour il n’a plus jamais touché un fusil. Devant sa culpabilité sincère, les villageois lui ont pardonné. Voilà l’histoire de ce « gros lapin » conclut-elle en souriant timidement. Je n’ai pas eu le courage de la raconter devant les autres.

Baya Boualem

Recette

Les secrets féminins se disent au lavoir, au fil de l’eau fraîche qui pétille sous le soleil, dans l’effort partagé pour obtenir le linge le plus blanc.

— Grignoter des cerises les pieds dans le fossé a ruiné mon tee-shirt. Elles étaient si juteuses !

— En échange d’un bon truc pour détacher, tu me donnerais le secret de ton pâté des chasseurs, celui qui t’a valu le premier prix à la foire de St-Julien ?

— Pour une viande guillerette, trouve un jeune chevreuil un peu ivre des bourgeons du printemps, une jeune bête qui saute partout et gambade à travers les chemins sans plus se méfier des fusils.

— Pas si facile à dégouter... et pour le parfum incroyable ?

— C’est justement des cerises que j’ajoute, mais uniquement celles qui poussent sur le talus au bord du chemin du manoir.

— Qu’est-ce qu’elles ont de spécial ?

— Une pointe d’acidité enrobée dans un jus bien mielleux, à l’image de la propriétaire, idéal pour le pâté, doublement catastrophique pour les relations de voisinage.

Élisabeth Guélaën

Les deux cousines

L’autre jour en faisant du tri dans notre maison familiale qui va être mise en vente, je suis tombée sur quantité de souvenirs qui ralentissaient sans cesse mon projet de rangement et de mise au rebut. Il en faut peu pour nourrir la nostalgie, une carafe démodée que l’on a toujours vue sur la table des repas de famille, des San Antonio lus en cachette car on n’avait pas l’âge, et là, une ancienne pellicule couleur Kodak Pro image100 non développée qui a suscité ma curiosité.

Je savais que la chance d’obtenir des images était extrêmement ténue mais je décidai tout de même de l’amener au laboratoire Photon à Toulouse. J’étais prête à me contenter de photos médiocres, pourvu qu’elles soient assez lisibles pour soulever un pan de voile du passé.

Une semaine plus tard, je récupérai les fameux clichés contenus dans une enveloppe dont on m’avait dit en me la tendant :

— Désolée madame, on a fait le maximum.

Cette remarque m’avait fait penser aux formules de réconfort qui accompagnent un sauvetage ayant mal tourné. J’ai attendu d’être installée chez moi avec une tasse de thé, pour découvrir le probable désastre. Lorsque j’ai ouvert la pochette j’ai été plutôt agréablement surprise. Bien sûr, le tirage était flou et décoloré, mais assez net pour me faire immédiatement plonger à la fin du vingtième siècle, plus précisément en août 1998, lorsque j’avais une quarantaine d’années.

Je reconnus dans le tas de photos, ma cousine Jeanne avec son équipement complet de marcheuse, puis une autre de ma cousine Nicole en compagnie d’une femme que je ne connaissais pas, occupées toutes deux à broser du linge dans un lavoir. Je découvris ensuite une image de biche en mouvement, capturée dans sa course par l’œil de l’appareil.

Ces trois images me firent retrouver le fil de l’histoire dont Nicole et Jeanne nous avaient régalié au cours d’une cousinade. Ces trois photos posées sur la table, avaient été prises le même jour, je pouvais l’affirmer en repensant aux propos de mes cousines, appliquées à nous amuser. Et voici que miraculeusement, cette petite histoire du passé qui n’avait rien d’exceptionnel et ne semblait pas mériter d’être conservée en mémoire, resurgissait tout à coup par la magie de ces trois images floues.

Cet été-là, Jeanne avait pris une décision santé. Chasser le bourrelet, perdre du poids et renforcer son système cardiovasculaire ne pouvaient plus attendre. Suivant la mode de l’année importée de Finlande, elle avait acheté des bâtons de marche nordique, avait suivi quelques cours pour apprendre à les utiliser, et en ce mois de juillet s’était organisée avec Michel, son mari, pour marcher une dizaine de kilomètres par jour.

Son compagnon n’éprouvait pas le besoin de faire ces randonnées, mais il participait au dispositif en calculant le trajet, il vérifiait qu’il n’y avait ni dangers ni obstacles sur la route et trouvait un point de repos à mi-parcours, de préférence dans un lieu habité. Michel conduisait Jeanne au point de départ avec la Mini Cooper, la laissait en général sur une placette de village où il prenait une photo de la marcheuse. Malgré la mauvaise qualité de la photo, je reconnaissais Jeanne à son équipement parfait : bermuda à poches, tee-shirt aéré, bonnes chaussures de marche, sac à dos avec gourde et casquette.

Sur la première photo, on la voit en train de cueillir des petites pommes blanches de juillet, à la chair juteuse, si douces et désaltérantes. Le projet incluait une action survivaliste et si Jeanne avait un petit creux, à elle de dénicher sur son parcours les fruits sauvages ou dépassant des haies qui la requinqueraient. Pas question d'amener quelque chose à grignoter.

La photo de départ réalisée, Michel remettait l'appareil à Jeanne qui en ferait une seconde à mi-trajet. Le petit clic de la photo serait un encouragement certain à poursuivre le chemin :

— Bravo ! Tu as déjà fait la moitié du parcours, disait le clic.

La marcheuse ne photographiait jamais au hasard. Elle choisissait un motif représentatif du lieu, un personnage, un végétal ou un animal, une construction humaine qu'elle se remémorerait plus tard en regardant les photos.

Je passais à l'examen de la deuxième photo. Michel avait balisé le parcours afin que mes cousines Jeanne et Nicole se rencontrent au lavoir du village. C'était une surprise dont Jeanne n'était pas informée à l'avance et qui lui fit plaisir jusqu'à ce qu'elle comprenne que Nicole n'était pas du tout ravie d'être là.

Elle se tenait à droite de l'inconnue, penchée au-dessus du lavoir du village et exprimait un ras-le-bol mal contenu. C'était le jour de la fête des lavandières et elle tentait d'imiter les gestes de sa voisine qui arborait la tenue traditionnelle, robe-tablier de couleur rose enfilée sur une grande chemise blanche, coiffe noire bordée d'un liseré blanc. Cette femme énergique lavait le linge à l'eau chaude et aux cendres, alternant les coups de battoirs et le rinçage, avec un savoir-faire déconcertant qui avait ahuri Nicole.

On voyait sur la photo que Nicole n'arrivait pas au même résultat, sa jolie coiffure s'était dé faite sous l'effort et des mèches folles retombaient sur ses joues devenues aussi roses que le tee-shirt qu'elle avait enfilé pour rester dans l'ambiance de la fête des lavandières. Elle se demandait ce qu'elle faisait dans cette galère, pestait et jurait intérieurement qu'on ne l'y reprendrait plus à faire du camping à la ferme et des activités traditionnelles locales.

Je l'entends encore raconter plus tard, lors de la cousinade d'été, combien elle avait maudit son mari pour son choix de vacances qu'il avait su lui vendre comme une belle « recherche d'authenticité ». Au ramassage quotidien de bois pour cuire les aliments dans la cheminée, s'ajoutait la corvée de lessive. Malgré les produits de la ferme succulents dont sa famille raffolait, le reste du séjour s'était passé en disputes et menaces de divorce.

C'est ainsi que ce jour de juillet, à mi-chemin de sa balade, Jeanne avait rencontré Nicole au lavoir du village. Elle avait posé ses bâtons de marche nordique au bord du bassin et après avoir serré sa cousine dans ses bras, avait été atterrée par son air épuisé.

— Les lessives, les cuissons, dit Nicole au bord des larmes, tu m'en diras tant, du camping à la ferme ! Et lui me répète que je ne sais pas apprécier les expériences authentiques !

— Et pour lui, c'est quoi ses expériences authentiques ? demanda Jeanne.

— Pêche, chasse et pastis.

— Vous êtes vraiment too much avec vos déguisements de poupées laborieuses, pendant que les bonhommes s'amusent, pouffa Jeanne.

— J'aimerais t'y voir, dit Nicole.

— Ah non, c'est pas pour moi, ces accoutrements et ces efforts pour rien. Je te propose de venir demain en balade, tu mets des chaussures pour bien marcher, une casquette, tu prends un casse-croûte et une gourde d'eau. Je te dispense de l'attitude survivaliste ! On démarre à 9 heures d'habitude.

— J'ai tellement hâte, a soupiré Nicole en reniflant.

— Tu gardes ton Nokia 6110 et on t'appelle demain matin.

Jeanne prit la photo de mi-parcours, celle précisément que nous venons de décrire, et elle remplit sa gourde d'eau bien fraîche avant de repartir pour la dernière étape.

Je passai à la troisième photo, celle qui avait clos la promenade de Jeanne. On y voit une biche en train de traverser un chemin avant de s'enfoncer dans un bois. Quelle merveille, cette fragilité et cette grâce ! Jeanne a réussi le miracle de saisir la course de l'animal avant qu'il disparaisse. C'est tout Jeanne ça, arriver à la photo miracle sans avoir fait des efforts démesurés. Puis la bonne et saine fatigue des marcheurs a fini par l'emporter à l'orée du sommeil.

C'est le klaxon de la Cooper qui l'a réveillée. Que c'est lourd ! pense-t-elle.

— Un peu de poésie dans ce monde de brutes ! Un peu d'égards, quoi ! ronchonna-t-elle.

— Je t'ai réveillée ? dit Michel.

— À peine, fait Jeanne. Demain, Nicole vient avec nous, elle a vraiment besoin de changer d'air. Le camping à la ferme est « la pire expérience de sa vie ».

Le lendemain Nicole s'est embarquée dans l'aventure pédestre. Elle n'avait pas l'habitude de marcher longtemps, elle avait chaud, elle avait soif, mal aux pieds, des crampes, mal à la tête. Elle a dit :

— C'est la deuxième pire expérience de ma vie.

Jeanne a souri à ses paroles, et lorsqu'elle nous a raconté, à la cousine, leurs retrouvailles près du bassin puis leur balade, nous aussi on s'est bien amusés. Quand dans le grenier de ma grand-mère j'ai retrouvé la vieille pellicule, j'étais loin de me douter qu'elle me mettrait le cœur en joie en me rappelant les désagréments de Jeanne, une pure urbaine, à l'aise en ville et tellement perdue à la campagne.

Pour terminer l'histoire, il est temps, Nicole avait proposé que nous allions ensemble, en septembre, voir l'exposition Millet / Van Gogh au Musée d'Orsay.

— Je préfère de beaucoup la nature dans les tableaux que la vraie nature, dit Nicole.

Quand à Jeanne, elle a affirmé qu'il n'y avait aucune différence entre marcher dans la nature et regarder un tableau de Van Gogh.

À l'exposition, j'ai mieux compris ce que Jeanne voulait dire. Elle parlait de l'expérience hypnotique que procurent certains tableaux de Vincent où plient les épis de blés sous un vent léger qui ouvre un chemin où poser ses pas. Il possédait l'étrange capacité de réduire le visiteur attentif à la taille d'un point, perdu dans un espace jaune ondulant sous un vol de corbeaux.

Nicole a dit en souriant :

— C'est, de ma vie, ma meilleure expérience en peinture.

Joëlle Caujolle

Un été

Hier, en mettant de l'ordre, je suis tombée sur une enveloppe contenant de vieilles photos. Trois d'entre elles me rappelaient ce fameux été où j'avais accepté de partir en vacances avec ma sœur. Après une semaine, je n'en pouvais plus. J'avais l'impression de revivre nos vieilles querelles.

Heureusement, elle jouait souvent les gardes-forestières. Munie de son sac à dos, elle traquait les plantes, fruits et bestioles qu'elle croisait sur son chemin. Le jour où elle a réussi à photographier un chevreuil, j'ai dû subir un discours sentencieux sur « la beauté de la nature ».

Par chance, je me rendais souvent au village où une annonce de la mairie avait éveillé ma curiosité. On recherchait des figurantes pour filmer une reconstitution de la lessive à l'ancienne. La maire désirait sensibiliser les jeunes à la pénibilité des tâches féminines ancestrales. Je n'ai pas hésité un instant.

D'une pierre d'un coup, affirmer mon féminisme et en donner une leçon à ma sœur.

Michèle Peyrat

Le chasseur

La journée me semblait interminable. Ce mois d'août était le plus chaud depuis des années. Une canicule s'était installée au-dessus de l'Île-de-France et ne comptait pas quitter le territoire avant la fin de la semaine suivante. Nous étions vendredi et le week-end approchait à grands pas. Après le développement de cette dernière pellicule, je quitterai enfin le labo et sa chaleur étouffante. J'avais hâte de retrouver la lumière naturelle de la boutique. Mes yeux me brûlaient dans cette atmosphère lourde et tamisée.

Je pris la bande entre mes mains, surprise. Pourquoi le photographe ne l'avait pas utilisée dans sa totalité ? Il pouvait réaliser encore une dizaine de clichés avec celle-ci. Après tout, ce client m'avait paru très spécial. Malgré les trente-cinq degrés affichés au thermomètre extérieur, il était entré dans la boutique vêtu en treillis militaire de la tête aux pieds et d'une veste de chasse kaki. Je ne connaissais pas grand-chose à cette pratique, mais il me semblait que l'ouverture de la chasse n'avait pas lieu avant mi-septembre. Je m'étais sentie très mal à l'aise en sa présence. Il avait un regard noir assez dérangeant. Il n'avait pas manqué de fixer avec insistance mes épaules dénudées et ma gorge découverte. Sur le moment, j'avais eu l'impression d'être une proie face à son prédateur. J'avais regretté de ne porter qu'un simple débardeur. J'aurais peut-être dû mettre un haut qui descendait jusqu'aux coudes. Il avait posé son boîtier photographique sur le comptoir nous séparant et dit cette phrase que je n'oublierai pas : « si vous faites bien votre travail, j'aurais une surprise pour vous ». J'avais ravalé ma salive avec difficulté. Je n'avais qu'une hâte, qu'il me donne son appareil et me laisse seule dans la boutique. J'étais toujours bien plus à l'aise avec les humains que je découvrais au fil des développements qu'avec ceux en chair et en os.

Quelques temps plus tard, les photographies se dévoilaient petit à petit grâce aux différents traitements chimiques. Les premiers clichés ne retirent pas mon attention. Grâce au révélateur, je pus commencer à distinguer les images. Je vis des paysages de campagne, des montagnes, sur certaines apparaissaient des personnes. J'avais hâte de terminer tout ça. Il faisait une chaleur à mourir dans la chambre noire. Mon patron avait toujours refusé l'installation d'un climatiseur dans cette pièce. Je mis à sécher les photos sur le fil tendu de part en part des murs. Je les accrochais les unes à la suite des autres et là, mon sang se glaça. Un frisson parcourut mon corps, me provoquant la chair de poule de la tête aux pieds. Je n'avais pas froid à cause de la température extérieure. Non. Les photos avant celle-là étaient plutôt banales. J'avais observé surtout des scènes de nature. La personne semblait avoir randonnée pendant plusieurs jours en pleine campagne. J'avais pu voir une rivière, une forêt, des ruines d'un ancien château. Il avait même réussi à capturer des moineaux sur une branche. Je m'étais émerveillée devant la vue un peu floue d'un chevreuil. J'ai pensé que ce monsieur devait être très proche de la nature pour avoir autant de clichés de ce genre. Mais le dernier film que je venais de suspendre me donna la nausée. Je ne saurais dire si c'était le même chevreuil que sur la photo précédente, mais cette fois-ci la pauvre bête gisait dans son sang, la gorge lacérée. C'était la première fois que je tombais sur un instantané aussi violent. Je pris sur moi et décidai de terminer au plus vite cette commande.

Avec soulagement, plus rien de gore ne survint. Mais maintenant que je repense à ce moment, j'avais trouvé étranges les autres images. Sur beaucoup d'entre elles, je pouvais voir des femmes. Aucun homme n'avait été photographié. Seulement des présences féminines, de tout âge, dans toutes les situations. Sur un des clichés, deux personnes semblaient se trouver derrière un lavoir. Elles semblaient participer à un festival médiéval ou quelque chose comme cela. Sur un autre, j'avais pu voir une artisane en tenue traditionnelle, elle aussi, créer des paniers en osier. Toutes avaient l'air de passer un moment joyeux. Mais le photographe les mitraillait de façon étrange. J'avais bien cinq photos prises sous des angles différents de ces femmes en train de laver du linge.

Une autre tête apparaissait souvent dans la pellicule. Elle semblait faire un trek. Elle portait un gros sac à dos sur lequel étaient accrochées des affaires de voyage. Elle devait randonner sur plusieurs jours. Au début, je pensais qu'elle se déplaçait avec lui. Les scènes semblaient se dérouler sur des journées différentes. Sur l'une, la marcheuse ramassait des fruits sur un arbre ou se déplaçait sur la route à plusieurs dizaines de

mètres devant lui. Un cliché avait été pris au lever du jour, selon moi. Je pouvais voir un bivouac installé au fond d'une clairière, juste à l'orée des bois avec toujours la même modèle. Elle était assise devant un feu, les genoux repliés contre elle, une couverture sur les épaules. Elle était bien trop loin sur la photo pour pouvoir discerner son visage. Aucune expression n'était déchiffrable. Je m'étais dit qu'il avait trouvé une compagne de voyage et qu'ils partageaient un bout du chemin ensemble. Mais plus je développais les films, plus je sentais que quelque chose clochait. Sur le dernier tirage où elle apparaissait, je la vis en train de faire du stop. Elle regardait la route d'un air soucieux. Elle devait se tenir à une vingtaine de mètres du photographe. Sur cette photographie, on ne voyait qu'elle, telle une proie, son pouce levé vers le ciel et la route. Une longue ligne droite sans voiture à l'horizon.

Il n'y avait plus rien à développer après cette dernière prise de vue. J'avais trouvé cela bizarre que les souvenirs de voyage s'arrêtent d'un coup. Je me dis qu'ils étaient peut-être rentrés en stop jusqu'à chez eux après avoir achevé la randonnée.

Le client revint en fin d'après-midi chercher ses photos. Je les avais emballées dans une boîte en plastique rigide comme je le faisais avec toutes celles que je recevais ici. J'avais allumé le ventilateur au bord de mon bureau pour espérer avoir un peu d'air. Malheureusement, il ne brassait que de la chaleur. Je sentais les gouttes de sueur couler dans ma nuque. J'avais bien attaché mes cheveux en arrière, mais je souffrais quand même de la canicule. L'homme était toujours habillé aussi chaudement. Je me demandais comment il tenait ainsi, toute la journée. Il s'était avancé vers le comptoir d'un pas lourd. J'avais tenté d'être la plus aimable possible avec lui, même si je sentais que je devais m'en méfier. Je lui tendis sa commande et lui indiquai le montant qu'il me devait. Il ne semblait pas m'écouter. Il avait ouvert le boîtier et observait avec attention chacune des images. Aucune émotion ne transparissait à travers ses yeux. Il eut seulement un bref sourire à la vue du dernier cliché.

—Vous avez fait du bon travail, me dit-il de sa voix grave. C'est pour vous.

Le client déposa sans aucune précaution un sac en plastique sur le comptoir. Je ne l'avais pas vu rentrer avec. Je me demandai ce que le sachet pouvait bien contenir. Je remarquai seulement que le plastique semblait se coller à une surface un peu humide. Je n'osai pas ouvrir le colis devant cet individu au comportement étrange. Je l'avais remercié timidement, encaissé ce qu'il me devait et laissé partir sans rien lui demander de plus. Sa présence n'était pas vraiment amicale. Je le regardais s'éloigner, perdue dans mes pensées, lorsqu'une odeur forte atteignit mes narines. Je constatai que le ventilateur soufflait en direction du sac plastique et qu'il s'était entrouvert. Une forte émanation métallique en provenait. Je l'ouvris, me demandant ce qu'il contenait et retins un haut-le-cœur. À l'intérieur, se trouvait un gros cuissot sanguinolent. Je me remémorai avec effroi le chevreuil en pleine nature aperçu plus tôt dans la journée. Il y avait de fortes chances, selon moi, pour qu'il lui appartienne. Après tout, j'avais bien vu un animal mort lors du travail en chambre noire.

— Cependant, je suppose que si vous m'avez convoquée aujourd'hui dans ce commissariat, c'est que le membre n'appartenait peut-être pas à cette pauvre bête.

Je tentais de garder la tête froide face aux enquêteurs. Ils avaient l'air très impressionnant. Tous m'avaient écoutée avec beaucoup d'attention et le plus jeune prenait des notes dans un coin.

— En effet, Madame. Nous vous remercions pour votre témoignage. Une dernière question pour finir, qu'avez-vous fait du « colis » ?

— Il faut savoir que je suis végétarienne. Je ne mange plus de viande depuis des années. Alors j'ai congelé le morceau de gigot en attendant de pouvoir le donner à quelqu'un qui sache le cuisiner.

— Vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que l'un de nous vous raccompagne chez vous et récupère le cuissot pour faire des analyses dessus ?

— Non, bien sûr. Je ne souhaite absolument pas garder cela chez moi. Déjà que je ne consomme plus d'animaux morts, je ne veux pas avoir de possibles restes humains dans mon congélateur.

Après de brefs adieux avec les enquêteurs, je quittai la pièce accompagnée de l'un d'eux pour retourner à mon domicile. Je passai, non sans une boule au ventre, devant le visage souriant de la randonneuse qui faisait du stop sur le dernier cliché. Dans ce bureau, son portrait apparaissait sur un avis de recherche suite à sa disparition plus qu'inquiétante.

Marion Martin

Interférences

L'odeur d'acide acétique n'était pas seulement une nuisance de travail pour Erik, c'était son oxygène, le parfum de sa solitude choisie. Dans son laboratoire de Malmö, coincé entre un entrepôt de pêcheur et un kebab aux néons fatigués, il cultivait l'art de l'invisible. À soixante-deux ans, Erik était un homme de l'ombre, au sens propre comme au figuré. Ses mains, marquées par des décennies de bains chimiques, présentaient des taches brunes que les médecins prenaient pour de la vieillesse, mais qu'il savait être de l'argent, imprégné sous sa peau.

Il n'avait pas toujours été un simple tireur de quartier. Vingt ans plus tôt, il était le photographe attitré de la brigade criminelle de Stockholm. Il avait vu plus de corps refroidis, de gorges tranchées et de regards vitreux que n'importe quel croque-mort. Il avait démissionné le jour où il s'était surpris à ajuster l'éclairage sur le visage d'un petit garçon mort pour « optimiser le contraste ». La perfection esthétique dans l'horreur, une pensée qui l'avait terrifié. Depuis, il s'était réfugié dans l'argentique, là où la lumière met du temps à devenir une preuve.

Ce mardi-là, la pluie de la Baltique cinglait les vitres avec une régularité de métronome. L'enveloppe était arrivée par le courrier de dix heures. Sans nom, sans adresse de l'expéditeur. Juste un timbre de Kristiansand et une vieille pellicule Kodak, cartouche métallique piquée de corrosion. Erik l'avait manipulée avec des gants de coton ; la résistance du film disait qu'on l'avait protégé des années durant.

Dans le noir total, il répéta des gestes appris à force d'obsessions. Enrouler la pellicule sur la spire, fermer la cuve, verser le révélateur. Le glouglou du liquide tenait lieu de respiration. C'est là que sa psychologie se craquelait toujours. Il repensa à sa femme, Karin, partie un matin de givre parce qu'elle ne supportait plus « l'odeur de mort » qu'il ramenait à la maison. Elle avait raison. Les photos sont uniquement des spectres qu'on force à apparaître.

Vingt minutes plus tard, sous l'inactinique rouge, il tira le film, dégoulinant, et le porta à la lampe. Son cœur lourd rata un battement. Ce n'étaient pas des photos de vacances. C'était une sensation qui sentait la peur et la mise en scène maladroite.

Les négatifs séchèrent à grands renforts de souffle impatient, puis Erik lança un scan haute définition et les images surgirent sur son écran de vingt-sept pouces, froides, impitoyables. Les perforations numérotées sur la bande confirmaient la continuité : 17A, 18, 19A. Trois prises d'une même trajectoire, réalisées à quelques minutes d'intervalle.

La première image montrait deux femmes près d'une fontaine de pierre. Décor idyllique, collines verdoyantes, lumière de fin d'après-midi qui dore les feuilles. Elles portaient des folkdräkt, corsages rouges sur chemises d'un blanc qui paraissait trop neuf. À gauche, la plus âgée tordait un drap avec une force presque haineuse ; à droite, la jeune fille guettait hors champ, les yeux dilatés. Erik ajusta les niveaux ; la mousse du bassin n'était pas savonneuse. De minces filaments sombres épousaient le courant, tels de la matière qui s'agglutine comme le sang quand il commence à prendre.

Il allait passer à l'image suivante quand un détail lui vrilla la nuque. En haut à droite, pris en bord de cadre, un lambeau de tissu bleu pâle pendait à une branche. Pas n'importe quel bleu, celui quasiment gris des uniformes scolaires portés dans les années quatre-vingt-dix sur l'île d'Öland. Erik se leva, revint, recalibra le zoom. Il le savait pour l'avoir vu des dizaines de fois dans les dossiers. Été 1996, la disparition de Kajsa Östlund, « la Disparue de l'Öland ». Ce fragment n'était pas un hasard. C'était une signature

involontaire prise dans le décor. Le rouge des tabliers, soudain, lui parut moins folklorique que fonctionnel. Un camouflage idéal.

La deuxième image montrait un homme de dos, ou de trois-quarts. Casquette, sac à dos, silhouette de randonneur banal, accoudé à un bouleau argenté. En apparence, rien. Erik poussa les ombres, massa les hautes lumières. L'homme n'arrachait pas une branche. Il glissait une petite boîte métallique, oblongue, dans une cavité du tronc. Une « boîte morte », classique des échanges sans contact. Le contraste social suintait par tous les pores : sa veste de chasse en tweed, sa Rolex Submariner qui piquait une étoile sur le poignet. Il n'était pas un local mais un homme de pouvoir venu salir ses bottes dans la boue du Småland. Le vélo, jeté dans l'herbe, disait l'urgence.

Erik, stoppa net. Sur la face de la boîte, juste au-dessus de la charnière, un marquage apparut en relief à force de resserrer la netteté : « K.Ö. 96 ». Trois caractères comme une lame froide. K point Ö point. Kajsa Östlund. 96. L'année de la disparition. Ce n'était pas d'origine, il semblait être gravé au poinçon, avec cette hésitation du geste qui trahit l'intention plus que la maîtrise. Une étiquette clandestine. Ou un avertissement.

La troisième image était la plus floue. Un chien ? Un renard ? Un jeune chevreuil en plein bond ? Erik accrocha le plan sur l'arrière-fond. Dans l'angle inférieur droit, une botte de caoutchouc noire venait mourir contre le cadre, maculée d'une boue lourde, argileuse, rougeâtre. Ce grain précis, il aurait pu le reconnaître entre mille. Il venait des marais du nord d'Öland. La même boue, qui avait séché en plaques sur la lanière d'un sac à dos découvert à la jetée de Byxelkrok. À l'époque où l'on évoquait la fugue de Kajsa Östlund avant de conclure qu'elle était décédée par noyade en mer. En effet, dix ans plus tard, un tibia correspondant à celui d'une jeune fille, dont l'analyse ADN n'avait pas été concluante, fut retrouvé sur le rivage. Erik se souvenait du dossier car il ne l'avait jamais lâché. On avait renvoyé la boue à la mer, comme on renvoie le soupçon à l'oubli.

Il assembla l'enchaînement : 17A, le linge qu'on s'acharne à purifier et, en bord d'image, le bleu d'une vie arrêtée. 18, la boîte morte, indexée à la disparition. 19A, la fuite panique d'un animal, l'irruption d'une botte, la trace géologique des marais. Trois coups d'un même métronome, une scène en continu. Le photographe, sûrement pas un invité ou un badaud, avait surpris l'échange au bouleau, suivi la piste jusqu'à la fontaine sur laquelle l'on effaçait les restes, puis avait tenté de capter la débandade. Il n'avait pas eu le temps de plus. Quelque chose, ou quelqu'un, l'en avait empêché.

Erik éteignit l'écran. La pièce retomba dans une pénombre bleutée, seulement piquée par les diodes. Pourquoi lui envoyer ça ? Pourquoi maintenant, en mars 2026, alors que le grain de la pellicule, le modèle du vélo, les vêtements criaient les années quatre-vingt-dix ? Était-ce une confession tardive ? Une menace ? Une relance de pêche pour voir qui mordrait encore à l'hameçon Öland ?

Il s'approcha de la fenêtre. En bas, une Volvo grise stationnait, moteur tournant, panache de fumée blanche. Un homme à l'intérieur lisait un journal avec la ferveur appliquée de ceux qui n'ont rien à lire. Coïncidence ? Les coïncidences ne sont, pour Erik, que des preuves qui attendent d'être développées.

Il ne pouvait pas appeler la police car il ne sentait pas le chef régional qui aimait trop les montres de luxe, les chasses en forêt et le pouvoir. Cette même personne qui, des années plus tôt, encore jeune inspecteur, avait suivi l'enquête comme les vaches regardent les trains passer. Les pièces du puzzle s'emboîtaient avec une propreté suspecte. On voulait le forcer à reprendre la mer, à remonter la ligne du temps. Soit pour qu'il ramène enfin un indice à la surface, soit pour qu'il s'y noie.

Alors, il prit une décision : ne pas détruire les négatifs et ne dénoncer personne non plus. Il ferait ce qu'il savait faire de mieux : un triptyque. Trois tirages d'exposition, unique série, contraste tenu jusqu'à la corde que chaque goutte sur le linge, chaque reflet sur la Rolex, chaque poinçon sur la boîte, chaque plaque de boue hurlent ensemble la même chronologie. Alors, il laisserait sur les marges, écrites à la main au crayon gras, les perforations et leurs numéros. 17A-18-19A. Inattaquables. Pour que quelqu'un, un jour, lorsque Erik aura passé l'arme à gauche, prenne à son tour le relais de l'enquête de la disparue d'Öland.

Il retourna dans la chambre noire. La peur se décanta en une détermination froide. Il se sentit presque jeune à nouveau. S'il devait tomber, il le ferait avec une image dans chaque main.

Dehors, la Volvo coupa son moteur. Le silence, soudain, pesa plus lourd que l'acide et que le grain d'une pellicule périmée. Le printemps arrivait, disait la radio du voisin. Pour Erik, ce serait le plus long des hivers.

Dans la pièce d'à côté, une lame de parquet craqua. Il leva les yeux, compta jusqu'à trois, tendit l'oreille. Erik crut sentir, au bout de ses doigts tachés d'argent, l'exact poids d'une boîte oblongue. Alors, on a parfois besoin d'une ultime interférence pour voir net. Un nouveau mouvement derrière lui, un frisson glaçant dans le dos. À peine le temps de comprendre que ce serait son dernier hiver.

Mathias Grumberg

Le prix du souvenir

— Tu es blanc comme un linge, tu devrais sortir plus souvent, me répète ma mère.

Il est vrai que travailler dans l'arrière-boutique d'un studio photo n'est pas l'idéal pour avoir l'air frais. Je lui sers en retour ma réponse habituelle :

— Je sors, m'man. À ma manière. Je voyage avec les personnes qui me confient leurs photos de vacances.

— Tu es bête...

Blanc comme un linge. Drôle d'expression, quand on y pense. Surtout pour moi qui passe maintenant mes journées dans une chambre noire, sous une lumière rouge. Mais les vingt années précédentes, je n'ai eu comme décor que les murs nus de ma cellule ; il est sans doute normal qu'un peu de blanc soit resté sur mes traits.

Ma mère non plus ne sort plus. Elle, c'est la fatigue. Quand j'étais en taule, déjà, elle s'épuisait à vouloir me faire sortir. Sans succès. Ma condamnation aura entraîné la sienne. Le pire, c'est que j'étais innocent.

Seulement, j'étais un jeune homme peu fréquentable et j'avais déjà quelques séjours en maison de correction à mon actif.

— Si ton père ne nous avait pas quittés...

— S'il ne nous avait pas quittés, il m'aurait balancé quelques claques et je serais resté dans le droit chemin.

À la place, j'avais fait les quatre cents coups. Personne n'a vraiment été surpris, au village, quand les gendarmes d'Apt sont venus me chercher, ce dimanche après-midi.

Vingt ans pour un crime que je n'ai pas commis. Jamais je n'aurais touché à cette jeune fille. Mais on m'avait vu, le matin, quitter Castellet-en-Luberon pour faire mon jogging, comme tous les dimanches. Je courais souvent sur le plateau des Claparèdes. Je connaissais ses ravins par cœur.

Seulement, ce jour-là, j'avais décidé d'aller jusqu'à Saignon à la place. Quinze kilomètres aller-retour, largement faisables avant que la chaleur de ce début d'été ne s'installe.

Je l'ai dit aux gendarmes.

Je l'ai répété au juge.

Je l'ai gueulé dans ma cellule.

Personne ne m'a cru. Il fallait un coupable.

Ma mère est tombée malade.

Je me suis calmé. J'ai compté les jours.

Après, on m'a aidé à me réinsérer. Les gens avaient oublié : la victime n'était pas originaire de la région. J'ai rigolé quand on m'a proposé une place dans un labo photo.

À l'époque, une photographie aurait pu m'innocenter. Prise le matin même, au lavoir de Saignon, pour le compte de deux randonneuses. Malheureusement, on ne les a jamais retrouvées.

Ce n'est pas faute d'avoir cherché.

Ma mère a collé des affichettes partout, elle a passé des annonces dans tous les journaux. Notre avocat commis d'office, lui, avait baissé les bras.

Elle est même venue ici, au cas où les randonneuses auraient voulu faire développer la pellicule. Peine perdue.

L'une des deux était en costume régional. Bon sang ! On aurait dû la retrouver. Ma mère a interrogé toutes les femmes du groupe. Aucune n'a reconnu s'être fait photographier au bord du lavoir.

Le juge en a déduit que j'étais bien coupable.

J'y pense souvent, en plaçant dans la pochette plastifiée les souvenirs de ceux qui me les confient.

En leur donnant un reçu.

Un numéro.

Comme un matricule.

J'attends le jour où ce numéro correspondra à celui que j'ai porté tout ce temps. Ça me fera bizarre.

Je note dans un calepin la description des clients : jeune femme, dynamique, – sûrement un séjour à l'étranger. Ou bien : homme d'âge mûr, père de famille – peut-être la communion du benjamin.

Je me trompe rarement. Cela m'amuse.

Le soir, quand je rentre chez ma mère, je lui raconte ma journée.

— Tu sais, m'man... Aujourd'hui, je suis allé en Corse, sur une plage de sable blanc. Il faisait chaud, nous nous sommes baignés, puis nous avons fait la sieste. Après, je me suis retrouvé à un mariage, tu aurais vu la mariée, dans sa robe à dentelles. Elle était belle, ils étaient heureux, y'avait toute la famille. C'est beau, une famille.

Elle sourit. On réécrit notre vie.

Il y a trois jours, l'impossible s'est produit. La photographie tant espérée s'est matérialisée devant moi. Je l'ai vue surgir progressivement dans le révélateur : les deux silhouettes, le lavoir, le linge, les collines au fond.

Je me suis mis à trembler. Le souvenir de ce matin-là m'a frappé comme un boomerang.

Comme si c'était hier.

Mais, pour moi, c'était hier.

J'ai de nouveau perçu le parfum de la garrigue, entendu le glouglou de l'eau fraîche, ressenti la brise sur mon visage.

Je me suis assis, les jambes coupées.

J'ai relu mon calepin : femme, la soixantaine, nostalgique. J'avais noté : "photos anciennes ?"

Se pourrait-il qu'elle soit une de mes randonneuses ?

Je n'avais pas suffisamment prêté attention à son visage.

À l'époque, je m'arrêtais souvent à ce lavoir, pour me rafraîchir. Ce jour-là, je suis tombé en pleins préparatifs d'une fête aux couleurs d'antan. Une des randonneuses était bien en costume.

Après les avoir photographiées, je me souviens d'avoir avancé le film jusqu'à la butée, puis tiré un peu, comme on le faisait toujours, pour tenter de gagner une dernière vue. Mais cela n'avait pas fonctionné.

— Désolé, je crois que c'était la dernière, avais-je dit.

L'une d'elles avait répondu :

— Ce n'est pas grave.

Je me suis longtemps interrogé sur ce que voulaient dire ces quelques mots : 'ce n'est pas grave.' En avaient-elles eu assez ? Avaient-elles décidé de rentrer chez elles ? Et, surtout : où était-ce chez elles ?

Fébrile, j'ai aligné tous les négatifs dans l'ordre chronologique. Sans le savoir, j'avais commencé par le dernier de la pellicule. Enfin, j'allais comprendre.

Sur la première photo, elles étaient souriantes, chacune devant un sac à dos : on aurait dit deux sœurs. Elles avaient dû se photographier seules. Leur sac n'était pas du dernier cri – sûrement sorti du fond d'un placard. Attachée à l'un des deux apparaissait une toile de tente un peu défraîchie.

Pas avec ça qu'elles allaient faire un long périple.

Et puis le décor... je l'ai reconnu.

La photo avait été prise pas loin d'ici.

La deuxième les montrait sur la route. Une des femmes désignait un panneau barré : Cucuron.

À dix-huit kilomètres à peine.

Les voitures en arrière-plan signaient l'époque : une 4 L beige, garée devant une maison, un break Peugeot 404 chargé de cagettes – revenant du marché sans doute – et, plus loin, une 2CV grise, la vitre passagère à moitié relevée, prête à retomber.

J'avais oublié ce détail...

Elles avaient quitté la route pour un chemin agricole qui semblait monter vers le vallon de l'Aigue Brun. Les photos suivantes montraient l'effort que le dénivelé exigeait d'elles. Je les voyais ahaner de concert sous le soleil déjà bien haut.

Je continuai mon travail.

Enfin, elles respiraient. Elles marchaient maintenant à plat sur une draille ancienne au milieu d'un bois de chênes verts. La brise décollait leurs mèches collées par la sueur. Elles riaient. Les parfums du sous-bois remontaient à ma mémoire : mousse, terre, moisissure, toutes les senteurs puissantes de la vie.

Puis, soudain, au détour du chemin, un chevreuil qui bondissait et regagnait la sécurité des grands arbres. Celle qui avait pris la photo avait de bons réflexes.

Sur la suivante, elles étaient arrêtées en lisière de prés. La stridulation des cigales emplissait toute l'image. Les sacs étaient ouverts, elles avaient déplié une couverture au sol et aligné les victuailles pour un pique-nique.

Mes papilles se gorgèrent des petits plaisirs oubliés de ma jeunesse : une baguette trop blanche et tordue d'avoir été malmenée, une boîte de pâté de lièvre, quelques grosses tomates rouges et bien juteuses – pas ces minuscules tomates en grappe d'aujourd'hui – l'incontournable paquet de chips nature et un chapelet de fromages ronds sous leur coque de cire.

Puis la sieste, à l'ombre de quelques grands arbres rafraichissants. Et, de nouveau le chemin, les mollets qui renâclaient sous l'effort. Nouvel arrêt encore : l'attrait de cerises tardives sur le bas-côté, de vieux merisiers oubliés. Les branches basses tendaient leurs trésors aux passants. C'était tentant, mais attention à ne pas en abuser...

Sur les photos suivantes, le ciel avait changé : une lumière plus douce, de fins nuages de début de soirée. Le plaisir de la route s'était affadi, il était temps de s'arrêter.

Et puis, la tente déroulée au sol, au centre d'une clairière tranquille.

Je souris. Il allait falloir monter les piquets à présent, planter les sardines, tirer sur la toile, tendre les câbles. Les canadiennes de l'époque n'étaient pas équipées des arceaux que l'on déplie aujourd'hui en quelques secondes. Elles nécessitaient un ultime effort avant de profiter.

Les deux clichés suivants étaient ratés. Pas assez de lumière, trop d'ombre. Dernières tentatives pour capter l'ambiance du repas, autour d'un réchaud d'appoint, une lumière bleue qui léchait une casserole d'où s'échappaient des volutes de vapeur. C'était tout.

Blackout jusqu'au matin. Jusqu'à la photo du lavoir. La boucle était bouclée.

Trois jours que j'attends. Que ma randonneuse revienne. Je sursaute à chaque fois que le carillon de la porte d'entrée me surprend dans l'arrière-boutique. Et puis, elle entre. Pas de doute. C'est bien l'une des deux.

— Bonjour, dit-elle, en cherchant le reçu dans son sac. Je viens retirer une pellicule.

— Celle-ci, dis-je en lui tendant la pochette avant même qu'elle ne me présente le numéro.

— Oh ! Vous vous souvenez comme cela de tous vos clients ? s'étonne-t-elle.

— Non. Mais... la photo du lavoir, c'est moi qui l'ai prise...

— Le lavoir ? Ah ! C'était donc cette pellicule-là ! Je m'en souviens maintenant. Nous l'avions égarée dans l'urgence du départ.

Je suis tendu, mais je ne veux pas l'alarmer avec mon histoire.

Elle se remémore.

— Ma sœur et moi avons décidé de conserver la maison de nos parents, pour y venir les week-ends d'été. Ce jour-là, nous étions seules. Nous avons abusé du rosé, la veille au soir, et nous avons refait le monde. Nous nous sommes imaginées lâcher nos boulots respectifs pour élever des chèvres dans le Larzac ! Que voulez-vous ? C'était les années soixante-dix. Nous avons convenu de passer la nuit du lendemain dans les bois, sous la tente, comme de parfaites baroudeuses.

Je retiens mon souffle. Elle reprend :

— Le samedi matin, ma sœur est partie au supermarché acheter quelques provisions pendant que je ressortais les ustensiles de camping de notre adolescence. Mais, elle n'avait pas totalement renoncé à notre pari saugrenu de nous nourrir de ce qu'offrirait la nature ! Dans l'après-midi, elle s'est arrêtée sur le chemin pour s'empiffrer de cerises sauvages !

— Ah oui, les merisiers, au bord de la route.

— Seulement, elle a été malade toute la nuit ! C'est pour cela que vous nous avez croisées au matin, en train de laver nos petites affaires...

— Ah, c'était donc cela...

— Ma sœur a même chipé un des costumes posés là, en attente du spectacle à venir, ce qui lui a permis de se changer complètement. Une chance que personne ne nous ait vues !

— Une chance, oui...

— Je suis ensuite partie pour Saignon, au café, afin d'appeler un ami agriculteur de la famille, afin qu'il vienne nous chercher avec sa remorque. Nous n'étions pas fières. Nous avons rapidement remisé les sacs et la tente dans les placards avant de regagner Lyon.

— Lyon... vous dites.

Nous n'étions pas remontées jusque-là.

— J'ai dû perdre la pellicule à ce moment-là. En tout cas, c'est là que je l'ai retrouvée, il y a quelques jours, en vidant la maison – nous allons la mettre en vente. C'est sans doute une des dernières fois que nous dormons ici...

— C'est dommage...

— La région va me manquer. Malgré tout, ce sont de précieux souvenirs. La vie a bien changé depuis.

— Oui, la vie a changé...

— Combien vous dois-je ?

J'aimerais lui répondre vingt ans et dix mois, mais elle n'est pas responsable de mon malheur. Je m'entends simplement dire :

— Vingt francs et dix centimes, madame.

Erwann Avallach